

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							J				

# LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 9 JUILLET, 1864.

No. 28.

## Traitement des Instituteurs ; négligence à le payer ; moyens de l'augmenter.

Nous avons déjà, à plusieurs reprises, parlé des faibles salaires accordés généralement aux instituteurs, et de la négligence bien condamnable qu'on apporte à les payer ; mais comme cette question est de la plus haute importance, que les abus sur ce point vont en augmentant chaque année, nous revenons sur ce sujet, au risque de nous répéter.

Il est aujourd'hui impossible de se le dissimuler : si, d'un côté, la classe enseignante s'est sensiblement améliorée sous le rapport des mœurs, de la science, du dévouement et de toutes les qualités propres à rendre les instituteurs dignes de l'état si utile qu'ils ont embrassé ; si nous les voyons se réunir trois fois l'année pour conférer ensemble sur les meilleures méthodes d'enseignement, et cela, pour la plupart, au prix de grands sacrifices ; bien plus, si nous avons vu des instituteurs, après plusieurs années passées dans l'enseignement, quitter leur école et même leur famille pour aller s'asseoir humblement sur les bancs de l'École Normale, afin de perfectionner leur instruction ; d'un autre côté, nous voyons son bien-être matériel toujours dans le même état, sans aucun progrès réel.

C'est avec une douleur bien sensible que nous le disons : tous les efforts qu'ont faits les instituteurs jusqu'à ce jour pour se mettre à la hauteur de leur mission ; tout le zèle qu'ils ont déployé pour acquérir les connaissances nécessaires, qui les rendent capables d'opérer le plus grand bien possible, les progrès réels et immenses opérés parmi eux, tant sous le rapport du savoir, du dévouement, du courage, que sous celui des mœurs et de l'intelligence, tous ces progrès n'ont pas eu, comme dans toutes les autres professions, le résultat tout naturel de leur procurer le bien-être matériel, une augmentation dans les salaires, une plus grande part de l'attention publique ; en un mot, malgré les nombreux sacrifices qu'ils se sont imposés pour le bien du pays, le pays n'a rien fait pour eux. Ils sont restés aussi mal payés, leur sort est aussi incertain, l'avenir est aussi sombre qu'il y a dix ans.

En jetant les yeux sur ce qui se passe partout dans le Bas-Canada, nous ne voyons que des choses propres à décourager, à alarmer les hommes les plus décidés à se sacrifier pour le bien de la jeunesse.

A part quelques paroisses où un instituteur reçoit £80, et ces paroisses sont extrêmement rares, plus rares croyons nous qu'il y a dix ans, les autres municipalités ne paient que de £30 à £50, quelques-unes néanmoins donnent de £60 à £70, mais c'est le petit nombre. Dans beaucoup de municipalités, même très-riches, on paie £30 pour la principale école de la paroisse, et pour les autres, de £15 à £20.

Nous reproduisons de nouveau les chiffres que nous avons cités dans un autre article, et qui démontrent que 17 Instituteurs seulement reçoivent au delà de \$400, 36 de \$300 à \$360, un certain nombre de \$200 à \$260, le plus grand nombre, les 5/6 au moins, n'ont que \$60 à \$160.

En confrontant ces salaires avec ceux qui étaient accordés il y a 12 ou 15 ans, on se convaincra que les salaires de \$300 et au-delà sont en plus petit nombre aujourd'hui qu'alors, malgré que beaucoup d'académies et d'écoles-modèles reçoivent depuis quelques années une subvention spéciale. Nous ferons remarquer cependant que les salaires de £40 à £60 sont en plus grand nombre aujourd'hui qu'autrefois : ce qui est dû à l'établissement des écoles-modèles.

Maintenant, examinons les causes qui portent les commissaires d'école à ne donner que les plus petits salaires possibles, et à les diminuer chaque année autant qu'ils le peuvent. Est-ce apathie pour l'instruction ? Nous ne le croyons pas absolument. Le peuple canadien aime l'éducation ; il comprend la nécessité de faire instruire ses enfants. Est-ce parce que les commissaires, étant pour la plupart sans instruction, ne savent pas apprécier le mérite d'un homme instruit ? Est-ce qu'ils ne savent pas qu'un instituteur qui a fait des sacrifices pour s'instruire, doit recevoir plus qu'un journalier ou un domestique ? Nous ne pensons pas que l'ignorance soit encore la véritable cause des faibles salaires, puisque dans les municipalités où les commissaires sont instruits, les salaires sont sou-

vent plus bas que dans celles qui ont pour commissaires des hommes sans aucune instruction.

Prenons pour exemple la cité de Québec, où les commissaires sont choisis parmi l'élite de la société, parmi les hommes les plus instruits de la ville, et où les deux instituteurs qui enseignent sous eux depuis un grand nombre d'années, ne reçoivent qu'un salaire de £60, avec le logement.

Est-ce avarice ? c'est certainement la principale cause des faibles salaires dans la presque totalité des cas mais pas toujours. Nous ne croyons pas que les commissaires de Québec aigissent par parcimonie et par avarice, en accordant à leurs vieux instituteurs un salaire qu'aucun de ces messieurs n'oserait offrir à un simple teneur de livres, un salaire égal pour le moins à celui que chacun d'eux paie à son cocher ou à son domestique.

Est-ce le manque de moyens ? Mais dans ces deux écoles de Québec, les enfants ne paient que douze sols par mois, et ce ne sont pas les enfants de la classe la plus pauvre, qui les fréquentent. Il serait si facile d'exiger un montant un peu plus élevé ; il n'y aurait pas moins d'élèves pour cela, et le salaire du maître deviendrait probablement élevé, sans que personne s'en aperçût notablement.

Il en est de même dans presque toutes les municipalités ; avec quelque chose de plus par chaque père de famille, on réaliserait un salaire acceptable.

Mais l'exemple donné par des municipalités où les affaires sont conduites par des hommes instruits, capables de juger du mérite de l'éducation, connaissant les sacrifices qu'ils ont faits eux-mêmes pour acquérir la science qu'ils possèdent, payant d'ailleurs largement tous leurs employés, autres que les instituteurs, est malheureusement trop suivi par les autres localités où il y a moins de savoir. Il est tout-à-fait digne de remarque que, tout près de Québec, une toute petite municipalité paie £80 à un instituteur. Ce qui fait d'autant plus honneur à cette paroisse, c'est qu'elle est plus à proximité de connaître comment des commissaires hautement lettrés savent récompenser le dévouement de vieux instituteurs et rémunérer leurs importants services.

Donc, ce n'est pas toujours l'apathie pour l'éducation, l'ignorance, l'avarice ni le manque de moyens qui font que les instituteurs sont mal rétribués ; souvent, très-souvent, c'est parce qu'on a pris l'habitude de regarder les instituteurs comme des hommes à part, accoutumés à vivre de peu, habitués aux sacrifices, depuis longtemps courbés sous le poids de la misère, et faits pour supporter

la pauvreté et les inconvénients qui l'accompagnent.

Cette idée semble tellement enracinée chez un certain nombre d'hommes, même très-instruits, que nous avons connus ; d'hommes d'une grande libéralité envers tout le monde, excepté toutefois à l'égard du maître d'école, d'hommes de beaucoup d'esprit et de tact, d'hommes enfin qui font l'honneur du pays, que deux d'entre eux nous disaient :

« Après tout, £36 sont un beau salaire pour un instituteur ; nos habitants paient £20 et la pension à un engagé, pour travailler aux champs, et cet homme a beaucoup plus de misère que l'instituteur. » Un autre, plus libéral que les premiers, trouvait « que £60 était un beau salaire ; que l'instituteur pouvait convenablement soutenir sa famille avec une telle somme, » et cet homme se plaignait de la misère avec les £400 qu'il recevait chaque année.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions rapporter toutes les idées croches émises par des hommes instruits à l'égard de l'instituteur.

Tant il est vrai de dire que lorsqu'il s'agit du maître d'école, les meilleurs esprits semblent quelquefois avoir perdu la faculté de penser et de raisonner juste.

Maintenant que nous avons parlé des trop faibles salaires accordés aux instituteurs, de l'indifférence extrême avec laquelle on laisse cette classe d'hommes, qu'on reconnaît néanmoins si utile dans la société, travailler, se sacrifier pour un salaire qui lui procure à peine les choses strictement nécessaires au soutien de la vie, nous allons exposer aux yeux du public le retard injuste, coupable, avec lequel on paie ce faible salaire ; nous allons dévoiler ce qui a lieu dans plus de la moitié, peut-être dans les trois quarts des municipalités du Bas-Canada, où des commissaires poussent la négligence jusqu'à passer une année sans rien ou presque rien payer à l'instituteur, et cela, sans aucun scrupule, la conscience aussi tranquille que s'ils ne se rendaient pas, par là, coupables de fraude, de la plus indigne injustice, d'un vol manifeste.

(A continuer.)

## EXAMEN DES ÉLÈVES DES ÉCOLES NORMALES LAVAL.

DÉPARTEMENT DES ÉLÈVES-INSTITUTRICES.

Nous avons assisté lundi à l'examen des élèves-institutrices de l'école normale Laval des Ursulines.

On remarquait, au milieu d'un nombreux auditoire d'élite, l'honorable surintendant de

l'éducation, M. P. J. O. Chauveau, l'honorable solliciteur-général, M. H. Langevin, son honneur le maire de Québec, M. A. Tourangeau, le révérend M. Lemoine, chapelain des Ursulines, le révérend père Dédébat et M. Michel, curé d'Aylmer, les deux inspecteurs d'école, MM. Juneau et Bardy, M. Renault, rédacteur du *Courrier*, et M. E. Gagnon, organiste de Québec.

Les élèves répondirent avec fermeté à un sévère examen sur la géographie, la grammaire, l'histoire du Canada, celle d'Angleterre, etc.

On ne peut trop admirer la promptitude avec laquelle elles traçent sur le tableau noir des cartes géographiques générales et particulières.

On se passait dans l'auditoire un certain nombre de ces cartes de différentes parties du monde ou d'un état, faites sur papier par ces demoiselles. Outre que ces cartes témoignent de la manière logique et rationnelle qu'on enseigne la géographie, elles sont en même temps la preuve la plus frappante de l'habileté et du savoir de ces jeunes institutrices. Car comment peut-on douter que des élèves connaissent bien un pays lorsqu'on leur en voit tracer les contours, en marquer les montagnes, les fleuves, les villes, etc. Et c'est ce qu'elles avaient fait sur papier et faisaient rapidement sous nos regards sur les tableaux.

Après avoir récité quelques morceaux de poésie, plusieurs élèves vinrent déclamer avec bonheur, quelques-unes de leurs compositions de l'année. On voit par ces lectures que ces demoiselles connaissent bien les règles de la littérature et sont de plus très-habiles dans l'art si difficile du genre épistolaire.

Des cahiers de dessin prouvaient aussi qu'elles savent allier l'agréable à l'utile, et que dans cette branche, comme dans les autres, leurs efforts sont récompensés par un plein succès.

La musique, cette partie si nécessaire d'une bonne éducation, surtout pour une personne qui veut se livrer à l'enseignement, paraît avoir été cultivée avec un succès qui fait certes honneur à l'habileté des révérendes mères qui l'enseignent et qui réussissent à faire d'aussi bonnes élèves en aussi peu de temps. Au dire des connaisseurs, il est surprenant que de jeunes personnes, d'un an ou deux d'études, aient pu réussir à exécuter très-bien des morceaux aussi difficiles que l'ouverture du "Calife de Bagdad."

La distribution solennelle des prix fut faite par l'honorable surintendant, qui donna ensuite des diplômes aux élèves jugées dignes par M. le principal et MM. les professeurs.

On se convaincra de la capacité de celles qui reçoivent des diplômes, et de la sévérité des examens qu'elles subissent, en sachant que sur douze élèves de seconde année, toutes laborieuses et actives, six seulement ont pu obtenir

des diplômes d'école modèle; les autres n'ont eu que des diplômes d'école élémentaire. Sur les trente-six élèves de première année, quatorze seulement ont reçu des diplômes d'école élémentaire.

Après cette distribution des diplômes, une des élèves, Mlle. P. Lachaine, vint, au nom de ses compagnes, remercier les soutiens des écoles normales, l'honorable surintendant, M. le principal Langevin et MM. les professeurs de leur dévouement à leur égard.

Elle sut trouver des expressions vraies et sincères pour exprimer la vive reconnaissance qu'elles ressentent pour toute la sollicitude et l'attention dont elles sont l'objet.

M. Chauveau leur donna d'excellents conseils et leur rappela le rôle glorieux, quoique bien humble, que la femme est appelée à jouer dans le monde, par l'éducation qu'elle donne sans cesse, comme institutrice ou comme mère de famille, à la génération qu'elle guide.

M. le solliciteur-général Langevin, tout en exprimant le regret de voir que ses collègues n'avaient pu assister à l'examen, témoigna le vif intérêt qu'il prend à l'éducation, et fit entendre qu'aussitôt que les finances du pays le permettraient, il serait heureux de voir augmenter par le gouvernement les sommes allouées pour le soutien des écoles.

Son honneur le maire, M. Tourangeau, dans quelques paroles bien senties, dit que, jusqu'à ce jour, il n'avait pu assister aux examens, mais que ce qu'il venait de voir lui donnait une haute idée des écoles normales et laissait voir tout le bien qu'elles sont appelées à opérer dans notre jeune pays.

#### DÉPARTEMENT DES ÉLÈVES-INSTITUTEURS.

Le lendemain, mardi, avait lieu à l'école normale Laval l'examen des élèves institutrices, au milieu d'un nombreux auditoire.

Outre les messieurs dont nous avons donné les noms pour l'examen des élèves-institutrices, on remarquait encore le révérend M. E. Langevin, secrétaire de l'évêché, M. l'Abbé Gauthier, M. Chauveau, fils, M. Fréchette, et plusieurs autres.

Les élèves furent d'abord examinés sur la mécanique, l'acoustique et l'air atmosphérique. Ils répondirent sur ces parties si intéressantes de la Physique avec cet aplomb que ne donne ordinairement qu'une longue étude et surtout une longue habitude.

Ils entretenirent l'auditoire pendant près d'une heure sur les diverses propriétés des corps, la force des leviers, le poids de l'air, etc., et ils donnèrent à leurs explications un intérêt tout particulier en les accompagnant de nombreuses expériences. Tout s'exécutait avec autant de facilité que si ces messieurs eussent enseigné ces branches depuis longtemps. C'était enfin

de véritables maîtres faisant devant nous leurs démonstrations comme ils le feront devant leurs élèves.

Ils racontèrent ensuite les faits les plus importants de l'histoire du Canada, et de celle d'Angleterre, expliquèrent les divers systèmes de l'Astronomie et les merveilles de notre monde planétaire, puis résolurent les difficultés si nombreuses et si épineuses de la langue française.

Nous aimons à faire remarquer ici que les réponses ne sont pas apprises par cœur, mais doivent être composées par l'élève aussitôt la question posée.

Divers morceaux de musique et deux de solfège prouvent que le travail et les efforts que déploie M. le professeur Gagnon dans son enseignement, ne sont pas inutiles.

Plusieurs morceaux furent chantés en chœur, entre autres, " Halte-là ! " qui fut chanté par les élèves avec leurs costumes de Voltigeurs Canadiens.

Les quelques évolutions qu'ils firent furent suffisantes pour démontrer qu'au besoin ils seraient aussi bons militaires qu'ils sont déjà bons instituteurs.

M. Nap. Mercier chanta " Le Propriétaire " et " C'est ma fille " avec cet entrain que nous lui connaissons et qui en fait un chanteur comique de première force.

Après la distribution des prix, faite par l'honorable surintendant, les élèves chantèrent le " Chœur des Enclumes " puis treize diplômes furent décernés aux élèves.

Le prix annuel, fondé par son Altesse Royale le Prince de Galles, fut ensuite accordé à M. Frs. Simard.

Ce prix qui consiste en une médaille et un mandat de seize piastres sur une banque, n'est accordé qu'à celui qui, dans le cours de l'année, a obtenu la note *très-bien* sur la plupart des branches.

M. Simard fit un discours de remerciement que nous aurions aimé pouvoir publier dans " *La Semaine*," s'il nous eût été possible de l'obtenir. Ce discours ne renferme pas tous ces lieux communs qu'on ne peut généralement éviter dans ces circonstances. C'était la peinture vraie de sentiments délicats.

En réponse à ce discours, M. Chauveau voulut bien adresser la parole aux élèves et à l'auditoire. Dire que ce monsieur fut heureux dans son improvisation, serait pour le moins oiseux.

M. Chauveau fit allusion au mérite de M. le professeur Gagnon, et exprima la nécessité de voir bientôt son salaire augmenté.

Nous croirions manquer à la simple justice, si nous ne nous exprimions de témoigner au digne principal de l'école normale Laval, rév. M. Langevin, toute notre admiration pour le travail

ardu, l'énergie incroyable qu'il déploie, pour assurer à cette Institution le rang qu'elle mérite, et pour fournir au pays une foule de jeunes instituteurs habiles, dévoués et laborieux. M. Langevin mérite certainement bien de la patrie.

Nous dirions quelques mots du zèle et du dévouement des professeurs, s'il ne se trouvait parmi eux un des rédacteurs de " *La Semaine*." Nous nous bornerons à dire que le zèle du digne principal est bien secondé par celui de MM. les professeurs. De leur côté, les élèves paraissent s'efforcer de se rendre dignes de ce dévouement, et capables de remplir avec succès les nobles devoirs de la tâche qu'ils s'imposent en embrassant la profession d'Instituteur.

*Elèves-Institutrices de l'Ecole Normale Laval, brevetées pour école-modèle, le 4 juillet 1864.*

Delles. P. Lachaine, A. Lespérance, L. Gaucher, G. Létourneau, A. Noël et H. Gagné.

— Pour école élémentaire, même séance :

Delles. M. Tremblay, V. Filteau, G. Guillemette, H. Portelance, S. Gravel, C. Gosselin, E. Bernier, R. Crépeau, A. Trépanier, M. Morin, J. Fortin, L. Beaudet, M. Bellefleur, M. Abbott, S. Bélanger, V. Fradette, V. Bernard, O. Joncas, C. Caron et L. Baldwin.

*Elèves-Instituteurs de l'Ecole Normale Laval, brevetés pour école modèle, le 5 juillet 1864.*

MM. François Simard, Cyr. Fournier, Frs. Ferland, N. Mercier, C. Labrèque et Ed. Bacon.

Depuis la fondation de l'Ecole Normale Laval, 133 diplômes pour école-modèle ont été accordés.

Pour école élémentaire, même séance :

MM. Rousseau, A. Trépanier, P. A. Roy, J. Gagné, J. L. Mercier, Stn. Fréchette et L. Dion.

Depuis l'ouverture de l'Ecole Normale Laval, 106 diplômes pour école élémentaire ont été accordés.

*Prix donnés aux élèves de l'Ecole Normale Laval.*

Dans l'impossibilité où nous sommes de publier la liste des prix qui ont été accordés aux élèves-maîtres et aux élèves-maîtresses de l'Ecole Normale Laval, à cause du cadre trop restreint de notre feuille, nous ne donnons que ceux qui ont conservé le plus grand nombre de points.

Excellence, 1er prix : Frs. Simard.  
do 2e prix : Cyr. Fournier.  
do 1er accessit : Frs. Ferland.  
2e do Jos. Potvin.  
3e do W. Dick.

Chez les élèves-maîtresses, les noms qui ont été appelés le plus souvent, sont ceux des demoiselles P. Lachaine, A. Lespérance, G. Létourneau, H. Gagné, L. Gaucher et A. Noël.

L'espace nous manque pour rendre compte de l'examen des élèves des écoles-modèles annexées aux deux départements de l'École Normale Laval; nous y reviendrons au prochain numéro.

### Les Adieux d'une jeune Pensionnaire.

Adieu, douce retraite, adieu, charmant séjour!  
Ici mes jeunes ans coulèrent sans nuage;  
Adieu, car loin de vous je m'en vais sans retour;  
Et triste en vous quittant, je pleure et crains l'orage.

Adieu, car désormais dans vos bosquets fleuris  
Je n'irai plus rêver à l'ombre du vieux chêne;  
En vain je chercherai mes rossignols chéris,  
Dont les chants cadencés faisaient passer ma peine.

Et vous, vous que j'aimais, adieu mes belles fleurs!  
Mes mains vous cultivaient, soignaient vos tiges  
[frères;  
Sans moi vous tombez, mes compagnes, mes sœurs,  
Eprouvant du soleil les atteintes cruelles.

Adieu, mes folles sœurs, compagnes si riieuses  
Qui folâtrez gaiement quand je pleure et je pars....  
Puissiez-vous plus que moi toujours être joyeuses,  
Et vivre encore longtemps loin de tous les regards!

Vous qui des anges saints imitez la tendresse,  
Vous qui jusqu'à ce jour conduisîtes mes pas,  
En éloignant de moi les peines, la tristesse,  
Mères, je vais partir! ah! ne m'oubliez pas.

MATHILDE F.

### La distribution des Prix.

Voici, voici le jour des triomphes classiques!  
On court, on vole en foule à ces fêtes publiques:  
Prenons place; voyon, sous d'équitables lois,  
Distribuer des prix où l'eus part autrefois,  
Le long de ces gradins, la jeunesse en attente,  
S'agite, entre l'espoir et le doute flottante.

Ah! je vois déployer la liste triomphale!  
J'entends nommer l'enfant que le talent signale  
Place au vainqueur!

Jamais triomphateur dans la poudre olympique,  
Jamais, la palme au front, poète dramatique,  
N'a senti le plaisir plus avant dans son cœur,  
Les mains s'entre-frappant, accueillent le vainqueur!  
On le fête au retour, et partout son nom vole:  
Monté sur ce théâtre, il est au Capitole.  
Qu'au sortir de ces lieux il lui tarde, en chemin,  
De revoir ses parents, ses livres à la main!

Sa mère l'attendait, et, pleine d'allégresse,  
Contre son sein ému le presse avec tendresse:  
Ainsi la Spartiate embrassait ses enfants,  
Qui des Perses jadis revenaient triomphants.

LEMIÈRE.

### LA FORÊT DE FULDA

(Suite.)

Reinhold quitta la cabane avec le forestier, au milieu des bénédictions de la bonne Catherine, éperdue d'admiration pour la singulière fortune qui lui était tombée du ciel. Les deux hommes se mirent à marcher d'un pas rapide à travers les bois qui devenaient, de proche en proche, plus fourrés et plus sombres. Les chiens aboyaient de temps à autre, courant en avant, puis revenant vers leur maître avec des signes d'inquiétude et de défiance.

— Cette partie de la forêt n'est pas sûre, dit le garde. Il apprêta les deux coups de son fusil et doubla le pas pour éclairer la marche de son hôte. Il crut entendre, plus d'une fois, des bruissement à travers les taillis; puis, à de longues distances, il lui semblait voir bondir des vagues qui pouvaient aussi bien appartenir à des démons qu'à des brigands. Son compagnon ne cessait de l'assurer contre toute crainte de danger. Un homme d'un aspect sauvage, et armé jusqu'aux dents, s'étant levé tout à coup d'un buisson, Tony le coucha en joue, mais l'étranger retint son bras, et l'homme de mauvaise mine ayant fait un signe d'intelligence, reentra dans sa cachette. Aucun autre incident ne signala leur route jusqu'à la sortie de la forêt.

— Je vous remercie de votre obligeance, dit alors Reinhold au garde. Vous pouvez retourner chez vous sans inquiétude; et si vous rencontrez quelque figure rébarbative, ne tirez pas et n'ayez nul souci.

Tony ne savait que penser du pouvoir occulte que son hôte semblait exercer sur les malfaiteurs. Il se remit en chemin bravement et regagna sa cabane sans mésaventure. Les libéralités du marchand étranger changèrent la physionomie de son ménage. L'aïssance y remplaça les privations, et le calme le plus paisible régna dans la forêt après le départ de Reinhold.

Un mois après, Reinhold reparut, passa trois jours à la maison de chasse, paya généreusement sa dépense, et partit après avoir donné à Catherine une morte enrichie de pierreries.

— Je ne sais, dit Tony à sa femme, mais il s'élève en moi une voix secrète qui m'avertit sans cesse qu'une malédiction mysté-

riense est attachée aux cadeaux de cet homme. Depuis que nous le connaissons, nous jouissons d'un peu plus d'aisance, et Jo bois, de temps en temps, quelques bouteilles de bon vin ; mais je n'en regrette pas moins, malgré moi, notre ancienne pauvreté. Il me semble qu'alors j'avais le cœur plus libre et la conscience plus légère. Je n'éprouve aucune sympathie pour ce singulier marchand de bijoux. J'ai remarqué que son œil ne vous regarde jamais en face, et je me défie, par instinct, de quiconque n'a pas le regard franc. Dieu veuille que je me trompe et qu'il n'y ait pas, au fond de tout ceci, quelque péril pour notre avenir et notre repos.

Catherine mit tout en œuvre pour dissiper les sinistres pressentiments de son mari, mais elle n'y réussit qu'à moitié. Tony ne parla plus de l'étranger ; seulement il ne put se défaire d'un air préoccupé, défiant et triste.

Reinhold ne revint que six mois après. — Mes amis, dit-il à ses hôtes, votre enfant donne déjà des signes de précoce intelligence ; il serait fâcheux de le priver d'une éducation qui pourrait lui préparer un brillant avenir, mais qui sera probablement toujours au-dessus de vos moyens. J'ai une proposition à vous faire, Je suis riche et n'ai point de famille ; confiez-moi cet enfant, je le ferai élever à Prague, chez une dame respectable dont je suis l'ami. Sa fortune est peut-être attachée au parti que vous allez prendre. Mais décidez-vous promptement ; car je pars ce soir, et si vous y consentez, j'emporterai l'enfant jusqu'au prochain bourg, où je me procurerai une voiture et des chevaux.

A ces paroles, Catherine s'empara vivement de son enfant et le serra dans ses bras, les larmes aux yeux. — Voyez, Monsieur, dit Tony, voyez comme ma femme accueille votre projet. Je partage son avis, et sans douter le moins du monde de vos bonnes intentions, je ne puis consentir à me séparer de notre bien le plus précieux. Quelque grands que soient les services que vous nous avez rendus, ils ne peuvent diminuer dans nos cœurs la tendresse dévouée que Dieu nous ordonne de garder à notre enfant. Ne nous taxez point d'ingratitude si nous refusons vos offres si généreuses, car si vous étiez père vous-même, vous apprécieriez la vérité de ce que je viens de vous dire.

— Comme il vous plaira, répliqua Reinhold, en jetant sur ses hôtes et sur l'enfant un regard oblique et sinistre. Je voulais faire quelque chose qui vous fût agréable ; du moment que vous y trouvez à redire, n'en parlons plus.

Au lieu de quitter le soir la maison du garde, Reinhold y passa trois autres jours ; pendant tout ce temps, il suivit Tony dans

ses excursions de forestier, en ayant soin de tirer de sa bouche les renseignements les plus détaillés sur les domaines du comte de Fulda. Il partit de nouveau, et pendant deux années ses visites se multiplièrent assez pour que Tony perdit peu à peu sa défiance et accepta même, comme une petite fortune, des rapports qui lui valaient chaque fois de bonnes gratifications, sans l'exposer à aucun désagrément.

Une nuit d'automne de la troisième année, il fut réveillé en sursaut par des coups violemment heurtés à sa porte, en même temps que des voix rauques et inconnues l'appelaient par son nom. Il se leva en tremblant et mit le nez à la fenêtre pour demander ce qu'on lui voulait.

— Ouvrez donc, c'est un ami, cria la voix de Reinhold, que le garde reconnut aussitôt.

Tony s'empressa d'ouvrir, et comme Reinhold entra seul, il en exprima sa surprise ; celui-ci répondit en ricanant que Tony avait rêvé ou qu'il avait pris pour des voix humaines les craquements des arbres de la forêt. Mais quand la torche de résine, fixée à un crampon sous la haute cheminée, éclaira toute la chambre, le garde remarqua avec un étonnement nouveau le singulier costume du marchand d'orfèvrerie. Reinhold portait, en place de son manteau noir, un pourpoint de velours brun, serré par une large ceinture écarlate, d'où sortaient un poignard et quatre pistolets. A son côté traînait un grand sabre ; sa figure avait quelque chose de plus rébarbatif qu'autrefois ; elle s'encadrait d'une épaisse barbe rousse avec de longues moustaches tombantes.

— Tony, dit Reinhold, en fixant sur le garde interdit un regard flamboyant ; lorsqu'il y a trois ans je ramenai ta femme des portes du tombeau, tu me disais que ton seul vœu serait de me payer un jour ce service par tous les dévouements dont un homme peut être capable. L'heure est venue d'acquitter ta dette. Prends tes habits, tes armes, et viens. A quelques pas d'ici, tu sauras ce que j'exige de toi.

Le pauvre Tony ne savait que penser d'une démarche aussi imprévue. Cependant, il protesta qu'il était prêt à tout, excepté quelque chose de contraire à la probité et à la religion.

— Marche toujours, imbécile ! reprit Reinhold ; et comme Catherine, tout effrayée, hasardait quelques timides paroles : — Allons, ajouta le mystérieux visiteur, dormez sur les deux oreilles, jusqu'à demain ; je vous renverrai votre mari dans quelques heures, et il ne reviendra pas les mains vides.

Tony s'habillait avec lenteur et indécision. — J'espère, poursuivit Reinhold, que tu vas tenir ta parole. Chose promise, chose due. — Le garde obéit, en répétant toutefois, qu'on

n'obtiendrait rien de lui qui pût blesser son devoir et sa conscience.

Reinhold l'entraîna par la main, sans répandre un seul mot; ils s'enfoncèrent tous deux dans les taillis, marchant d'un pas pressé. Jusqu'à une éclaircie du bois, où Reinhold donna un coup de sifflet qui fut répété par tous les échos. On vit aussitôt accourir, de toutes parts, comme par enchantement, une multitude de figures sauvages qui se formèrent en cercle à quelque distance, à la lueur de flambeaux de résine, dont la clarté rougeâtre faisait étinceler d'un éclat sinistre les canons de carabine. Une de ces figures, s'adressant à Reinhold, désigna Tony, en disant : — N'est-ce point là, capitaine, le nouveau compagnon que vous vouliez nous amener ?

— C'est lui-même, répondit Reinhold; ne perdons pas une minute, et marchons !

Rien ne saurait peindre la stupeur de l'honnête garde ainsi pris au piège. Il éclata en reproches amers contre la perfide de Reinhold. Mais le chef des bandits ne répondit à ces plaintes qu'en le menaçant d'envoyer une partie de sa troupe incendier sa maison, et tuer sa femme et son fils, s'il hésitait encore à obéir. Tony ne voyant d'autre parti possible que la soumission, se résigna, non sans se promettre d'épier la première occasion de s'évader, pour aller dénoncer les malfaiteurs à la justice.

Le projet du chef de la troupe était de courir et de mettre au pillage la ferme d'un riche propriétaire, située à l'entrée de la forêt, et dont l'éloignement de tout voisinage, rendait la surprise plus aisée. On se mit en marche en silence et par des sentiers détournés. Les bandits se divisèrent pour attaquer la ferme de deux côtés à la fois. Tony avec quelques hommes sûrs, chargés de le surveiller, fut placé en vedette sur la route. L'assaut fut donné avec vigueur, et les assaillants, après une courte résistance, pénétrèrent dans l'habitation. Mais un valet de la ferme, qui avait miraculeusement échappé au carnage, parvint à travers champs jusqu'au plus prochain village, où il porta la nouvelle du désastre. Aussitôt les habitants prirent les armes. Le tocsin sonna, et tous les campagnards vinrent au secours de la ferme, que les bandits commençaient à incendier. Une lutte effroyable s'engagea de part et d'autre. A la lueur des coups de feu, qui formaient un roulement lugubre, Tony reconnut avec effroi parmi les paysans plusieurs forestiers du comte de Fulda. Les brigands, accablés par le nombre, firent retraite en bon ordre. Leur chef Reinhold protégeait l'arrière-garde; chaque coup de sa carabine abattait un de ses adversaires; mais il finit par tomber lui-même, atteint d'une balle à la jambe, et les forestiers

de Fulda allèrent s'emparer de lui, lorsque Tony s'élança, comme entraîné par un pouvoir irrésistible, et l'emporta dans ses bras à travers les bois, avec une rapidité prodigieuse. Lorsqu'ils furent assez loin pour ne plus craindre d'être poursuivis, Reinhold pria Tony de le jeter à terre sur la mousse; il se croyait ostroïte, mais lorsque Tony visita la plaie, il reconnut que ce n'était que l'égratignure produite par une balle morte. Un simple pansement suffit pour alder Reinhold à se soutenir, appuyé sur le bras de son compagnon dont il dirigeait la marche jusqu'à un carrefour de la forêt qui avait été désigné pour servir de point de ralliement en cas d'échec. Il fit entendre alors un sifflement prolongé, auquel répondirent d'autres sifflets, et peu d'instants après, tous ceux qui n'avaient pas péri dans le combat, se trouvèrent réunis autour de leur chef. En apprenant le développement de Tony, ils le comblèrent de félicitations, que celui-ci recevait avec une morne stupeur, et comme un homme écrasé par le rôle odieux que la force venait de lui faire jouer.

Lorsque toute sa troupe fut ralliée, Reinhold procéda au partage du butin. Puis il dit à Tony : — Tu peux retourner auprès de ta femme et de ton enfant, puisque tu n'as pas assez de bon sens, pour faire ta fortune en restant parmi nous. Dès demain, nous aurons quitté la contrée, et tu ne seras pas inquiété à cause de nous; mais il est juste qu'avant de nous séparer, tu touches la part des profits de l'expédition. Prends donc cette bourse, et ne m'oublie pas, car, l'an prochain, nous nous reverrons.

— Dieu me garde, s'écria Tony, de recevoir ton or maudit! Tu m'as entraîné par la violence au milieu de tes complices; et je n'accepte pas la responsabilité de tes forfaits. Je pars, et je garderai le secret de ce qui s'est passé entre nous; mais je te jure que si un seul meurtre, un seul vol se commet sur les terres de Fulda, je révélerai ton nom à la justice du district.

En l'entendant parler ainsi, les bandits voulaient se jeter sur lui, mais Reinhold les contint. — Laissez, leur dit-il, laissez aller en paix cet imbécile. Va-t'en, mauvais compagnon, et sois prudent, si tu tiens à ta femme et à ton enfant. D'ailleurs, si tu me trahissais, j'ai maintenant le moyen de te créer un compte difficile à régler avec la justice dont tu t'avisés de me menacer.

A ces mots, et sur un signe du chef, deux bandits prirent Tony par dessous les bras, et le conduisirent assez loin, par une foule de sentiers qui se croisaient en tout sens.

Il arriva chez lui, fort tard, exténué de lassitude, et trouva sa femme en proie à la



plus cruelle anxiété. Il se contenta de lui dire que, chemin faisant, Reinhold s'était dévoilé à lui comme un profond soélérat, et que toute relation était à jamais rompue entre eux.

—Mais la cassette, s'écria Catherine. La cassette, qu'en ferons-nous ?

L'embarras de Tony fut extrême. Après avoir pesé tous les partis qu'il pouvait prendre, il s'arrêta à l'idée de garder fidèlement ce secret dépôt, pensant que tôt ou tard Reinhold ne manquerait pas de le faire réclamer.

(A continuer.)

—————00000000—————

Nous attirons l'attention spéciale de nos lecteurs et de nos lectrices sur l'annonce que M. le libraire F. Trudel publie aujourd'hui sur la couverture de notre journal.

M. Trudelle est établi au faubourg St. Jean depuis bientôt deux ans, et nous pouvons dire qu'il a satisfait jusqu'à ce jour tous ceux qui ont acheté chez lui quelques articles de librairie.

Avant d'aller ailleurs, les commissaires d'école, les instituteurs et les institutrices feraient bien d'aller visiter l'assortiment de livres d'école, de papier, de plumes, etc., que possède M. Trudel.

—————00000000—————

—M. A..., agronome distingué du département de la Loire, l'a doté de plusieurs produits excellents.

Il y a introduit, entre autres choses, une race de porcs noirs et blancs, de petite taille, qui se nourrissent de rien, s'engraissent sans soins, et sont d'une chair fort délicate.

Aussi jouissent-ils d'une grande réputation sur les marchés du département, et à chaque instant M. A... reçoit des lettres où on lui en demande.

Dernièrement, un brave fermier des environs lui écrivait avec force politesse :

M. le comte,

“ J'ai été à la foire de M... ; j'y ai trouvé des cochons de votre espèce ; il y avait beaucoup de bêtes, et j'ai été bien étonné de ne pas vous y rencontrer.” (!!!)

AUDRAY.

—————00000000—————

## ALMANACH POLITIQUE.

### AMÉRIQUE.

*Canada.*—L'hon. M. Brown a été nommé Président du Conseil Exécutif, à la place de l'hon. M. Buchanan ; l'hon. M. Mowat, maître-général des Postes, à la place de l'hon. M. Foley ; l'hon. M. Macdougall, secrétaire provincial, à la place de l'hon. M. Simpson.

Des brefs d'élection ont été émis le 30 juin dernier pour chacun des comtés représentés par les nouveaux ministres.

*Etats-Fédéraux.*—Une division de l'armée de Grant, commandée par le général Wilson, a détruit une soixantaine de milles de chemin de fer et a commis d'autres dégâts, dans les environs de Richmond. Wilson s'est emparé de 500 nègres ; mais il paraît que cette excursion lui a coûté 12 pièces d'artillerie et environ 1,000 hommes.

Le général Hunter a attaqué les Confédérés en Virginie ; mais si l'on en croit les dernières dépêches, il n'a pas été très-heureux.

On pense que Lincoln va appeler de nouveau 500,000 hommes sous les armes, aussitôt après l'ajournement du Congrès.

*Etats-Confédérés.*—Une partie de l'armée des Confédérés, si l'on en croit les dernières dépêches, a dû célébrer sur le territoire fédéral l'anniversaire du 4 juillet.

Le corsaire *Florida* s'est emparé de deux vaisseaux du Nord, et, après avoir débarqué les équipages sur les îles Bermudes, le corsaire a brûlé les deux vaisseaux ennemis.

Le corsaire *Alabama*, sorti du port de Cherbourg le 19 juin dernier, pour attaquer le *Kearsage*, vaisseau du Nord, a été coulé à fond par ce dernier, après un combat qui a duré une demi-journée. L'*Alabama* a eu 9 hommes de tués ; 7 officiers et un homme de noyés. Le capitaine Semmes, commandant l'*Alabama*, a été blessé légèrement à la main.

Le *Kearsage* n'a eu que trois matelots blessés, et il a capturé 68 officiers et hommes de l'équipage de l'*Alabama*.

Le capitaine Semmes est allé à Paris faire son rapport au commissaire confédéré ; avant de partir pour cette ville, il a refusé d'assister à un dîner public qu'on a voulu lui donner à Southampton.

### EUROPE.

*Angleterre.*—La conférence dano-allemande ne procède que d'ajournement en ajournement.

La question de guerre ou de paix entre le Danemark et les Etats-Allemands, sera réglée sous quelques jours, a déclaré lord Russell en réponse à lord Derby.

Un vote de censure contre le gouvernement a été repoussé dans la Chambre des Communes.

William Smith O'Brien, patriote irlandais, est mort le 17 du mois dernier.

*Grèce.*—Les troupes anglaises ont laissé Corfou le deux du mois dernier.

*Espagne.*—L'ambassadeur espagnol à Paris a déclaré que l'Espagne n'avait aucune idée de conquête sur le Pérou.